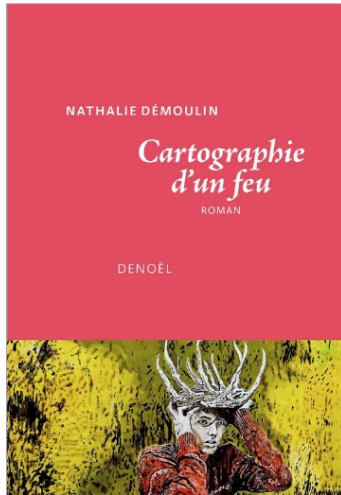




Discours de présentation pour le prix Marcel-Aymé 2024 décerné à  
**Nathalie DÉMOULIN**, pour *Cartographie d'un feu* (Denoël, 2024),  
par André-Noël Boichat, président du jury :



« Monsieur le Délégué de Madame la Présidente du Conseil régional,  
Chère lauréate,  
Mesdames, Messieurs,

Madame Déroulin, nous avons choisi de couronner votre roman, *Cartographie d'un feu*, qui nous a intéressés à plus d'un titre.

En premier lieu pour sa belle langue, son style ample et maîtrisé, souvent poétique, avec parfois un vocabulaire rare, savant, mais toujours bien choisi.

En second lieu, parce que vous faites preuve d'une grande virtuosité dans la conduite du récit. Vous mettez en scène une catastrophe écologique à l'échelle d'une région, le Haut-Jura, ravagé par un incendie de forêt en plein hiver, et une famille, les Sangor, industriels enrichis par l'exploitation des ressources minières. Il semble qu'il n'y ait pas de salut, car Jason, le dernier représentant des Sangor, dit qu'il ne sauvera personne.

Mais ce n'est qu'une partie du tableau, puisque le narrateur lui-même nous invite à déplacer « la mire », selon l'expression qu'il emploie. Et nous entrons dans un roman qui est celui du mystère. Au-delà de la catastrophe, le livre ne dit pas tout.

Premièrement, un incendie dans les forêts du Haut-Jura, en plein hiver, même si elles sont constituées d'épicéas, est pour le moins étrange.

Quelle est l'origine de ce feu ? Qu'est-ce qui l'alimente sous la neige et la glace ?

Deuxièmement, quelle est l'origine de l'incendie qui a autrefois détruit la maison du père, tuant la première épouse de celui-ci avec ses deux petits garçons ? Il y a certes une relation entre les deux feux, puisqu'on peut lire, dans la bouche du narrateur, « que la même flamme remontait une mèche dans notre cerveau ». Et le roman ne nous en dira pas plus. Le lecteur devra chercher lui-même des correspondances.

Et puis, pourquoi cette quasi-rupture entre le père et le fils ? Certes, le père n'a presque jamais assisté aux compétitions de son fils, du temps où celui-ci était sportif de haut niveau, mais ça ne suffit pas, comme explication.

Et de quoi le narrateur se sent-il coupable ? Quels sont les mensonges et les dissimulations dont il parle ? Un amour d'adolescence nous paraît bien insuffisant.

Et encore, qui a tué le chien, et pourquoi ?

Et quelles sont les raisons des disparitions de personnages, disparitions qui se succèdent ?

Les ragots évoqués ne sont pas des réponses. Et le lecteur doit, là encore, chercher lui-même des signes et des pistes.

Il se demande, par exemple, si la nature ne se rebellerait pas d'elle-même contre la surexploitation dont elle a fait l'objet.

Il se demande aussi dans quelle mesure ce qui a eu lieu autrefois – ou ce qui n'a pas eu lieu – détruit le présent.

Il se demande encore si le cœur des humains ne serait pas insondable. Et s'il est impossible de résoudre les conflits intérieurs, tant ils sont profonds et secrets.

Et les mystères s'épaississent.

C'est pourquoi j'emprunte les mots de la fin à Jessie Burton, dans *Les Secrets de ma mère* :

“Les gens auront envie de savoir”, objecte l'un des personnages.

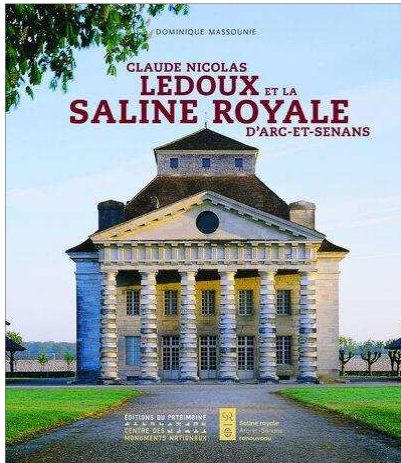
Ce à quoi la narratrice répond : “Eh bien ils vont devoir tirer eux-mêmes leurs propres conclusions. (...) Je ne vais pas servir la vérité toute cuite aux lecteurs. (...) Ça gâcherait tout.”

Bonne lecture, donc. »



Discours de présentation pour le prix Lucien-Febvre **2024** décerné à **Dominique MASSOUNIE**, pour **Claude Nicolas Ledoux et la saline royale d'Arc-et-Senans** (Éd. du Patrimoine, 2024)

par Marie von Arx, présidente du jury :



« Monsieur le Délégué de Madame la Présidente du Conseil régional,  
Chère lauréate,  
Mesdames, Messieurs,

Ce discours a été élaboré par l'ensemble des membres du jury du Prix Lucien-Febvre.

L'ouvrage de Mme Massounie s'avère indispensable tant aux Francs-Comtois qu'aux lecteurs passionnés d'architecture et à ceux intéressés par l'univers intellectuel, mental, scientifique de la France entre la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Au-delà de cette période, Mme Massounie rend compte de la patrimonialisation progressive de la saline.

Saluons la présentation formelle impeccable de ce beau monument, publié aux éditions du Patrimoine dont on connaît le sérieux et la qualité des volumes : grand format (28 × 24 cm), 224 pages, 216 illustrations qui côtoient harmonieusement le texte (coupes, plans, élévations, cartes, etc.) parmi lesquelles les photographies de la saline réalisées par Georges Fessy, très

respectueux de l'œuvre de Ledoux. Ajoutons un appareil critique considérable, une bibliographie importante.

On appréciera aussi le découpage de son étude qui permet de mieux suivre le parcours de cet architecte singulier à l'œuvre abondante et l'évolution dans le temps de la saline, une des réalisations conservées de Ledoux.

Si le travail de cet architecte est déjà connu dans ses grandes lignes, et si plusieurs monographies lui ont été consacrées, Mme Massounie complète, renouvelle les ouvrages de ses prédécesseurs et les siens propres, grâce à l'exploration de nouvelles sources, de documents textuels et iconographiques inédits.

L'ouvrage de Mme Massounie, servi par une langue très sûre, s'impose par son regard d'architecte et son savoir, déjà exercés et reconnus dans ses travaux de recherche et ses engagements institutionnels, concernant les architectes de l'Ancien Régime et de la Révolution, les aménagements de villes, et d'autres travaux. Il faut saluer, dans ces pages denses et exigeantes, l'érudition étourdissante de leur auteur, tant par les connaissances historiques et techniques mobilisées que par la minutie descriptive des ensembles et des détails architecturaux qu'elle donne à voir ; autant de compétences qui pourraient tout d'abord déconcerter, intimider certains lecteurs. Reconnaissons que quelques plans, quelques dessins n'offrent pas une lisibilité, une compréhension immédiates, et que le glossaire aurait pu s'élargir à d'autres termes, à commencer par la définition de la *serlienne* !

L'auteure a sans doute tenté de répondre à un véritable défi : faire de « l'histoire solide » qui puisse se prêter à une diffusion/vulgarisation intelligente, afin de faire partager au plus grand nombre son intérêt pour l'œuvre de Ledoux. D'un chapitre à l'autre, on aura plaisir à s'attarder sur des plans, des photographies entre ombre et lumière, en ayant le sentiment de faire le tour du propriétaire.

Une autre particularité de ce livre est de souligner les paradoxes de cet architecte partagé entre conservatisme et progressisme, passé et présent, considéré par certains comme un visionnaire.

Homme du passé, homme de l'Ancien Régime, il reconnaît sa dette envers ses lointains prédécesseurs (architectes grecs, Vitruve, Palladio, Michel-Ange), ne cache pas l'ambition de réussir sa carrière, grâce à une large clientèle et surtout grâce à de nobles protecteurs lui permettant de disposer d'une certaine aisance et d'une reconnaissance sociale, comme en atteste son élection à l'Académie royale des beaux-arts.

Homme de son temps ? Mme Massounie détaille longuement l'étonnante diversité de la production et des projets de Ledoux avant et après la réalisation de la saline : des châteaux, des jardins, des hôtels particuliers, des églises, mais aussi des greniers à sel, des ponts, des puits, des fontaines, des moulins, un tribunal, des prisons, un théâtre. Dans sa quête d'un monde meilleur, il conçoit un plan original de la ville de Chaux, qui devait compléter la saline, et qui le fit considérer comme un utopiste.



Homme de son temps encore, il tire parti des innovations techniques et scientifiques et montre son intérêt pour certaines idées des Lumières. Un des portraits de Ledoux, brossé par Marguerite Gérard, qui le représente avec sa femme et leurs deux filles, exprime le bonheur familial qui réunit l'amour conjugal et l'amour paternel et confirme le nouveau regard porté alors sur l'enfance.

Des auteurs le considèrent comme le premier témoin et le premier acteur de la naissance de la société industrielle en Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La réalisation de la saline d'Arc-et-Senans avait pour objectif de pallier les insuffisances de celle de Salins-les-Bains et rentabiliser la production de sel. Dans un souci d'efficacité, l'affectation de chaque bâtiment à une fonction précise, le refus d'utiliser le chaume devaient permettre d'éviter les incendies, de faire circuler l'air, selon les idées des hygiénistes du temps, préoccupés de la salubrité des villes. On appréciera les pages consacrées au fonctionnement de la saline, aux conditions de travail éprouvantes des ouvriers.

Ledoux fut aussi un véritable novateur dans son opposition aux usages et aux traditions : il remet en cause des idées reçues, comme celle de réserver les colonnes et les portiques aux bâtiments nobles ou aux églises ; de même la grotte, à l'entrée de la saline, constituait un motif généralement réservé aux architectures de plaisir ; d'ailleurs, son décor symbolique et les urnes renversées présentent des points communs avec des œuvres musicales, en particulier l'opéra, voire avec certaines idées maçonniques.

Au théâtre de Besançon, il permit aux spectateurs de s'asseoir partout, et y réalisa la fosse d'orchestre ; il voulut construire des édifices à la mesure de l'Homme. Pour la saline, il sut jouer avec l'ombre et la lumière, grâce à la texture lisse ou rugueuse des matériaux et aux colonnes à tambours alternativement ronds et carrés, comme l'illustrent les superbes photographies de Georges Fessy.

Pour autant, Ledoux ne remet pas en question la hiérarchie sociale. À l'inverse de la plupart des manufactures du Grand Siècle, il intègre les logements des ouvriers. Morale, propreté, sobriété constituent les trois fondements de son « paternalisme ». C'est pourquoi la maison du directeur, située au centre, facilite le contrôle du travail et des mœurs des ouvriers ; deux maisons de gardes à l'entrée et une enceinte englobant l'ensemble contribuent à éviter les fraudes. Ne fut-il pas lui-même emprisonné six mois en 1793, pour avoir construit des pavillons d'octroi et muré la capitale, ce qui rendit Paris « murmurant » ? L'architecte oublie totalement le dur travail des artisans et des ouvriers, n'envisage pas l'épuisement des ressources de la forêt de Chaux, la disparition des droits communautaires et la dégradation des routes, autant de doléances exprimées dans les fameux *Cahiers* à la veille de la Révolution.

Mme Massounie ne manque pas de s'interroger sur la postérité d'une œuvre qui suscita autant d'admiration que de rejet, voire d'oubli, elle s'attache à développer les mutations au cours des XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> siècles et au début du nôtre.

Après la fermeture de la saline en 1895, des complications, les assauts du temps et les outrages des hommes, les destructions, les accidents, les intempéries, des occupations diverses affectèrent durement les bâtiments, d'où la nécessité de les classer en 1926, 1940 et 1963, avec parallèlement des opérations de réhabilitation, malgré la disparition des équipements industriels de la saline. C'est pourquoi on fit le choix, en 1971, de privilégier l'œuvre de Ledoux et de créer un Centre de réflexion internationale sur le futur autour de trois thèmes : architecture, nature, musique. En 1982, la saline est inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. D'autres étapes concoururent à son succès et à sa fréquentation : ouverture de la librairie-boutique en 1984, inauguration en 1991 du Musée Ledoux auquel a particulièrement œuvré notre lauréate. La saline devient alors un véritable lieu d'événements culturels qui ne cesse de s'adapter aux nouveaux besoins, aux nouvelles pratiques dont témoigne notamment l'affectation de bâtiments à l'hébergement et à la restauration des visiteurs, des artistes et des participants à des colloques. Toutes les innovations de cette patrimonialisation vont bien entendu de pair avec le souci de la maintenance, de l'entretien des bâtiments. Mais qu'en sera-t-il dans les prochaines décennies ?

Autant de problématiques contemporaines qu'on ne peut s'empêcher de soulever après avoir achevé la lecture de l'ouvrage couronné à l'unanimité par le jury du prix Lucien-Febvre. C'est la raison pour laquelle le grand livre de Mme Massounie assure aux lecteurs, par l'écrit comme par l'image, un accès approfondi à l'œuvre de l'architecte, perpétue sa mémoire et sa pérennité. Comment ne pas évoquer à ce propos André Malraux, dans *Le Musée imaginaire* : "Le hasard brise et le temps métamorphose, mais c'est nous qui choisissons". »